

XYZ. La revue de la nouvelle

Le jour et la nuit

Sylvaine Tremblay



Number 41, Spring 1995

10^e anniversaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4389ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, S. (1995). Le jour et la nuit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (41), 65–66.

Le jour et la nuit

Sylvaine Tremblay

Elle est petite, si petite dans le noir. Elle a peur des ombres. Moi, je crains le jour.

Seules.

Si seule la nuit lorsqu'elle pleurait pour tout pour rien, un escalier qui craque, une porte entrouverte ; si seule le jour quand je n'osais affronter les regards, les gestes toutes ces voix des grandes personnes, leurs cris parfois.

Elle s'inventait des fantômes, je craignais les vivants.

Je la rassurais dans les corridors sombres, elle insultait les êtres bruyants de mes jours.

Mais seules, mais séparées à jamais.

Elle parle, crie. Je me tais ; lui envie sa révolte, ses mots. Le prix de ses mots. Moi qui, invincible devant les terreurs de la nuit, ne sais plus que faire, déroutée, écrasée par les après-midi d'été, la lumière étouffante, les rires, les disputes, ces personnages géants, tout-puissants qu'elle affrontait, malgré les sarcasmes, les punitions.

J'avais peur, mais tous l'ignoraient. Sauf elle, peut-être, qui me traitait d'hypocrite lorsque je me protégeais des autres, de leurs exigences, visages menaçants, sourires trop bienveillants. Je ne savais que penser, qui croire, toutes leurs évidences se contredisaient, se mêlaient dans ma tête, j'avais mal, si mal de ce tintamarre incessant, une kermesse insupportable de mots creux.

Je ne mentais pas. Je me taisais. Est-ce ce silence qui la mettait hors d'elle, refusant de me parler, de supporter ma présence ces jours de frayeur et de tristesse ?

Je la croyais forte, même lorsqu'elle pleurait la nuit. Je m'imaginai en ce temps que les fantômes de la nuit sont moins à craindre que les êtres du jour.

Je me trompais.

Les enfants savent pourtant cela.

Moi pas.

J'avais depuis si longtemps fait mienne la nuit, longues errances paisibles lorsque tous dorment dans la maison silencieuse enfin, ignorants de cette paix, des odeurs douces de l'été, de la rassurante chaleur l'hiver. Je me promenais dans la nuit comme dans un jardin de clairs-obscurs, lente comme un chat, heureuse. Je me promenais, seule de cette solitude légère, en souriant au sommeil des autres enfin apaisés.

Le jour venu, je disparaissais.

Elle était là, impatiente, violente.

Elle voulait tout, là, tout de suite.

Elle savait rire, jouer, marcher au bord de l'eau, nonchalante, imaginant des histoires de prince aux cheveux longs et au regard indien.

Je la regardais de loin, envieuse.

Ces jours-là elle ne me parlait pas. J'étais la partie sombre de notre existence, la part secrète de la nuit. Ces jours-là, terrifiée sous le soleil, je devenais regard. Parfaitement immobile, j'espérais me rendre invisible... ils ne pourraient rien me faire, me dire d'ironique, de blessant.

Là aussi je me trompais.

Je n'étais pas belle. Ils parvenaient à me rattraper au détour d'un sarcasme, d'une parole douceuse. Je me taisais à n'en plus reconnaître les mots, les gestes.

Parfois son rire arrivait à me tirer un instant, un instant seulement, de ma torpeur. Je devenais ce rire, les labyrinthes s'estompaient. Son rire me protégeait de tous les géants, les cyclopes affamés, les trop bonnes fées.

Puis, elle repartait. Ailleurs, toujours ailleurs. Lumineuse au regard sombre, une comète qui déchirait l'insupportable bleu du ciel.

Je la perdais.

Jusqu'à la nuit, jusqu'à ce qu'une enfant s'approche de moi en larmes, et que doucement je console ma petite sœur effrayée.